

# Produits forestiers et plantes médicinales en Guyane

*La Convention sur la diversité biologique ouverte à la signature à Rio en 1992 a révélé l'importance des savoirs naturalistes locaux dans la gestion de la biodiversité. Cet aspect, ainsi que le partage des avantages issus de l'exploitation de cette dernière, ont été au centre de la problématique du colloque guyano-amazonien organisé à Cayenne en décembre 2002.*

Marie Fleury

Antenne du Muséum  
national d'histoire naturelle  
en Guyane, IRD, BP 165,  
97323 Cayenne cedex  
fleury@mnhn.fr

Département français d'outre-mer, la Guyane dépend juridiquement du Nord, mais pour bien des aspects reste rattachée au Sud où elle est située géographiquement (1). 90 % du territoire est couvert par une forêt dense tropicale humide, la seule forêt amazonienne sous juridiction européenne.

Malgré ces atouts et la richesse de la biodiversité, les produits de la forêt sont peu ou pas exploités sur le plan économique. La mise en valeur du bois d'œuvre se heurte à des problèmes d'accessibilité et de desserte qui affaiblissent notablement la rentabilité de l'activité. Mis à part l'or, ressource très exploitée en Guyane mais selon des méthodes plus ou moins légales et très destructrices de l'environnement (on estime à au moins 10 000 le nombre d'orpailleurs clandestins en Guyane et à 11 500 ha la surface défrichée par l'activité aurifère), très peu de produits sont extraits de la forêt, hormis pour leur usage domestique. Ainsi, seules les communautés vivant en étroite contact avec le milieu naturel (Amérindiens, Noirs marrons) en tirent réellement profit : chasse, pêche et produits de collecte leur permettent de subvenir à leurs besoins alimentaires quotidiens.



Cabosses de cacaoyers sauvages du haut Camopi.

(1) Fleury M, Moretti C, eds (2006) *Recherche et valorisation des produits de la forêt : quelle démarche équitable ?* Actes du colloque Guyano-amazonien, 2-4/12/02

© M.-F. PRÉVOST



Les explorations des botanistes se sont d'abord faites sur les rives des cours d'eau, probablement pour des raisons d'accessibilité.

© DR

**La convention sur la diversité biologique**

La convention sur la diversité biologique (CDB) ouverte à la signature en 1992 à Rio avait pour principal objectif la conservation de la biodiversité à l'échelle mondiale tout en permettant l'exploitation commerciale des ressources génétiques. Cette convention a rendu caduque la notion d'une biodiversité considérée comme patrimoine commun de l'humanité pour donner la souveraineté aux États sur leurs ressources génétiques. Elle a proposé de redéfinir les droits de propriété intellectuelle (brevets) et les droits des populations autochtones et locales sur leurs ressources et leurs savoirs (6). Pour mettre fin à la biopiraterie, en contrôlant la bioprospection, la CDB propose un partage juste et équitable des bénéfices tirés de l'exploitation des ressources naturelles :

L'article 8j promulgue le respect, la préservation et le maintien des connaissances, innovations et pratiques des communautés locales qui incarnent un « mode de vie traditionnel » ou savoirs naturalistes locaux (*traditional ecological knowledge* ou TEK).

Très vite, la CDB est devenue un lieu d'instrumentalisation des droits de propriété intellectuelle par les populations autochtones pour protéger le patrimoine immatériel (7). Mais elle peut également être perçue comme un moyen d'intégration des populations locales dans une dynamique de marchandisation de la biodiversité.

Soulignant la nécessaire redéfinition des termes de savoirs traditionnels, d'une part, et de populations autochtones et locales d'autre part, la convention sous-entend toutefois une certaine vision de ces sociétés qui seraient les meilleurs gardiens de la biodiversité et où la prise en compte des savoirs locaux deviendrait une garantie de la gestion durable des milieux ou des ressources. La valorisation des savoirs et des ressources dans ce cadre nécessite une recomposition des rapports entre populations locales, chercheurs et gestionnaires (6). Elle a entraîné une redynamisation de certains secteurs comme les indications géographiques ou le commerce équitable qui se positionnent comme des solutions alternatives au commerce conventionnel, tout en se portant garant du respect des droits de propriété intellectuelle, et de la biodiversité.

**L'expérience de Gadepam**

L'association Gadepam a été créée en 2002 pour l'étude et la valorisation des plantes aromatiques et médicinales en Guyane. Elle a organisé le 3<sup>e</sup> Colloque international sur les plantes aromatiques et médicinales des DOM-TOM en 2004. Très vite, l'association a élargi ses objectifs à l'étude et la valorisation de toutes les plantes à usage traditionnel en Guyane.

Elle mène ses actions en partenariat avec la Région Guyane (Agenda 21), l'Europe (programme EQUAL FLUID), la DRAC, le DRRT, des organismes de recherche (IRD, MNHN, CNRS, Silvolab), le PNR et le Parc Amazonien.

**Des ressources intéressantes**

Outre l'artisanat traditionnel, un certain nombre de produits issus de la forêt, rares mais intéressants par leurs qualités gustatives ou médicinales, sont encore fabriqués et mériteraient d'être plus largement connus, à l'image des deux exemples cités ci-dessous.

**Cacaoyers sauvages**

En 1728, une forêt de cacaoyers sauvages (*Theobroma cacao* L.) est découverte sur le haut Oyapock par le sergent De la Haye. En 1987, des botanistes de l'ORSTOM (IRD) partent à la recherche de ces peuplements qu'ils retrouvent vers la source du Camopi à proximité de la crique Cacao. Ils décrivent « un sous-bois à cacaoyers abondants », et évoquent la possibilité d'une origine anthropique (amérindienne), car de nombreux tessons de céramiques sont présents sur le site. Ils soulignent l'importance de la réitération des troncs privilégiant donc un mode de reproduction végétative. En revanche, la reproduction par graines est décrite comme plutôt mauvaise (2).

Des tentatives d'exploitation de ces cacaoyers sauvages sont faites en Guyane dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, mais l'éloignement du site et la difficulté de conservation des fruits en saison des pluies fait préférer la mise en culture. Les plantations de cacao, notamment sur le bas Approuague, ont fourni jusqu'à 50 tonnes par an vers 1840 (3). On a longtemps cru qu'elles avaient pour origine les cacaoyers sauvages. Mais en 1987 Lanaud prouve par électrophorèse qu'en vérité les cacaoyers cultivés appartiennent à la variété *Forastero* du Venezuela (4). Par la suite, les variétés sauvages ont été longuement étudiées par le Cirad.

Ces travaux ont montré leur intérêt lié à une forte résistance aux pathogènes, et un arôme très puissant, mais desservi par une taille des graines relativement petite, comme la plupart des cacaos d'origine amazonienne. Cependant la variété guyanaise est surtout perçue par les généticiens comme un moyen d'améliorer les autres variétés cultivées de par le monde (5).

**Huile de carapa**

Parmi les différentes espèces botaniques du genre *Carapa* deux sont présentes en Guyane. Il s'agit de *Carapa guianensis* Aubl. et *C. procera* DC., souvent confondues par les populations qui les emploient de la même manière. L'usage le plus répandu est la confection d'huile de carapa à partir des graines. Cette huile, par son action antiparasitaire et anti-inflammatoire,

(2) Sabatier D, Prévost MF (1987) *Une forêt à cacaoyers sauvages sur le haut Camopi, en Guyane française*, rapport ORSTOM, Cayenne

(3) Béreau M et al. (1992) *Cahiers d'Outre-Mer* 45 (179-180), 349-56

(4) Lanaud C (1987) *Nouvelles données sur la biologie du cacaoyer* (*Theobroma cacao* L.), thèse de l'université Paris Sud-Orsay

(5) Lachenaud P et al. (2007) *Scientia Horticulturae* 113 (4), 313-21

(6) Aubertin C et al. (2007) *Les marchés de la biodiversité*, IRD Editions

(7) Roussel B (2003) *Les synthèses de l'IDRI 2*

permet de se débarrasser des poux, chiques, poux d'agouti, et tiques. Les Amérindiens l'utilisent plutôt de manière préventive, en association avec le Roucou (*Bixa orellana* L.), avant de partir en forêt par exemple (8). D'autres usages ont également été relevés, notamment de l'écorce en décoction comme fébrifuge et vermifuge, et en bain contre les ulcères, les plaies, coupures et mycoses (9). Ces usages sont retrouvés en Amazonie du Nord-Ouest (10).

Si l'huile de carapa est toujours confectionnée chez les Wayāpi, son usage est quasi-abandonné chez les Wayana. Elle présente pourtant un intérêt sanitaire comme répulsif contre les moustiques, effet qui s'avère

### Les plantes médicinales et le programme Tramaz

Tramaz est un programme de recherche-action sur les médecines populaires de la région guyano-amazonienne. Il a pour objectifs de dresser la liste des plantes les plus utilisées en automédication, de procéder à une validation scientifique de ces usages du point de vue de l'activité et de la toxicité, et enfin de retourner l'information auprès des populations. Commencé en 1996, Tramaz s'est déroulé dans le cadre de la coopération régionale, en collaboration avec les états brésiliens de l'Amapa et du Para. Financé par le Feder via la Région Guyane, il a été retenu par l'agence de coopération ABC et a permis la rédaction de 17 monographies sur des plantes médicinales guyano-amazoniennes, dont 5 sont accompagnées de fiches techniques de contrôle de qualité (12). Sa phase II vise depuis 2002 à étendre les enquêtes aux différentes communautés afin d'établir la liste des plantes les plus utilisées, toutes communautés confondues.

La méthodologie employée est celle du programme Tramil (voir p. 34) ; un certain nombre d'enquêtes a déjà été réalisé dans différentes populations de Guyane (13-16). Les résultats obtenus montrent des différences importantes, tant dans les espèces utilisées que dans le type de milieu écologique dont elles sont issues, en fonction des communautés : les Hmong privilégient les plantes cultivées (93 %), les Noirs marrons de Saint-Laurent aussi mais de manière moins marquée (60 %) et les Wayana les plantes sauvages (seulement 11 % d'espèces cultivées). Ces derniers emploient surtout les arbres et les lianes de forêt primaire ou ripicole\*, tandis que les Noirs marrons se tournent principalement vers la végétation secondaire (herbacées et arbustes).

Bien entendu, ces différences s'expliquent par l'histoire de ces peuples : les Hmong ont transporté avec eux certaines plantes médicinales lors de leur migration du Laos. Elles s'expliquent aussi par le lieu de vie, l'accès à la forêt étant plus facile pour les Wayana du Haut-Maroni, que pour les Noirs marrons de Saint-Laurent, par exemple. Mais c'est avant tout le contexte socio-culturel qui prime dans le choix des plantes médicinales utilisées, comme l'ont montré les travaux comparatifs réalisés chez les Noirs marrons et les Amérindiens Wayana partageant le même lieu de vie (Haut-Maroni). Lorsque la culture est fragilisée, on assiste à l'intégration des remèdes créoles guyanais, comme c'est le cas chez les Kali'na de Bellevue.

Le lieu de prélèvement des plantes médicinales joue un rôle important dans le maintien des pratiques. En effet, il existe une érosion plus rapide des savoirs chez les Amérindiens, où l'usage des remèdes traditionnels nécessite un apprentissage de la forêt qui fait actuellement défaut chez les jeunes scolarisés. Paradoxalement, la pratique de la pharmacopée populaire semble plus stable chez les jeunes générations de Noirs marrons vivant en milieu urbain. Un des facteurs explicatifs peut être l'usage de plantes plus communes avec un accès plus facile (végétation secondaire).



© M. FLEURY

Confection de l'huile de carapa à Régina (extraction manuelle de la pulpe des graines).

utile en matière de prévention du paludisme. Son usage externe prévient également de nombreux problèmes de peau (gales, ectoparasites...).

La production d'huile de carapa en Guyane reste confidentielle, et son usage a tendance à être abandonné. Le principal centre de production se situe sur le haut Oyapock chez les Wayāpi, mais la distribution y reste à l'échelle communautaire sans démarche de commercialisation. Par ailleurs, l'huile vendue sur le marché de Cayenne est souvent importée du Brésil. Seuls deux producteurs de la ville de Régina alimentent le marché local.

Ce produit, largement commercialisé dans les autres pays du plateau des Guyanes (Brésil, Surinam, Guyana), est donc peu valorisé économiquement en Guyane française, malgré des potentialités intéressantes (fréquence de la ressource, facilité de fabrication, conservation, intérêt d'usage). Une étude menée au Guyana montre que, malgré un prix de vente assez élevé par rapport aux autres produits forestiers, celui-ci reste encore inférieur au coût réel de fabrication. Le maintien d'une activité rentable dépend de l'organisation des filières, de l'accès aux transports et à la ressource, de la constance dans la qualité des produits et de la compatibilité avec les autres activités (11).

Encore une fois, le coût de la main d'œuvre en Guyane constitue un handicap sérieux pour une production compétitive face aux pays voisins, mais la mise en place d'un label ou d'une appellation d'origine pourrait favoriser une place de choix sur le marché local.

### Allier protection de la forêt et gestion durable

De nombreux efforts restent à faire afin de développer les ressources forestières de la Guyane, largement sous-exploitées. À l'heure de la marchandisation de la biodiversité, une forêt non exploitée pourrait être une forêt condamnée (6). L'usage et la commercialisation des produits forestiers pourraient ainsi s'inscrire dans une démarche de protection et de gestion intégrée des ressources. La certification en cours de la forêt guyanaise participe d'une démarche parallèle, qui pourrait allier protection et gestion durable. ●

- (8) Grenand P *et al.* (2004) *Pharmacopées traditionnelles en Guyane*, IRD Editions
- (9) Fleury M (1991) *Busi Nenge, les Hommes-forêt, essais d'ethnobotanique chez les Aluku (Boni) en Guyane française*, thèse de doctorat de l'université Paris 6
- (10) Schultes RE, Raffauf RF (1990) *The healing forest. Medicinal and toxic plants of the Northwest Amazonia*, Dioscorides press
- (11) Sullivan CA, O'Regan DP (2003) *Winners and losers in forest product commercialisation*, rapport final vol 1, Wallingford, CEH, DFID
- (12) Museu Goeldi, IEPA (2004) *Pesquisa aplicada sobre plantas medicinais guiano amazônicas. Resumos*, II Workshop Tramaz, Macapa, Amapa, Brasil
- (13) Hay YO (1998) *Étude de l'automédication par les plantes médicinales à Saint Georges de l'Oyapock (Guyane française)*, DESS université Paris XII, ORSTOM
- (14) Leduc C (2002) *Enquêtes ethnobotaniques semi-quantitatives dans les populations Hmong de Guyane*, mémoire de maîtrise de l'université de Rennes I, IRD
- (15) Fleury M (2007) *Remèdes wayana, Wayana epit*, coédition GADEPAM-CRDP
- (16) Jean-François M (2005) *Étude de l'automédication par les plantes à Bellevue*, mémoire IESG, IRD

\*1 Qui vit en bordure des eaux

Fleury Marie (2008)

Produits forestiers et plantes médicinales en Guyane = Forest products and medicinal plants in French Guyana

Biofutur, (290), 37-39

ISSN 0294-3506